

UN LOURD FARDEAU

I

Jehan Nourrisson n'avait pas tout l'esprit qu'on aurait pu souhaiter. Ce n'était pas sa faute précisément, ni même celle de ses parents, qui ne pouvaient lui en donner qu'une dose des plus médiocres.

Par contre, il avait une fois vive et très bon cœur.

En son pays, on l'appelait simplement le Bon-homme, surnom qui le peignait au moral et au physique.....

Bien des gens sont qualifiés autrement qui ne le valent pas.

La richesse, la position qu'on occupe dans le monde et je ne sais quel vernis de science ferment souvent les yeux, empoisonnent souvent la langue. Contre l'humble, contre le déshérité, les yeux sont toujours ouverts, la langue, toujours libre.

Jehan Nourrisson se souciait peu de ce qu'on pensait ou disait de lui. Ah ! bien oui, il s'en inquiétait comme d'une paille sur son chemin.

— Fais le bien et laisse causer, lui avait fréquemment répété sa mère.

Cette maxime faisait sa règle de conduite.

Obligé, il l'était au point d'être le valet d'un chacun ; que n'était-il un peu plus avisé !

De toutes parts on le récriait :

— Où allez-vous, Jehan ?

— A Quimper, pour vous servir, Monsieur Kerkaradeck.

— Si vous voyez mon tailleur, réclamez-lui mes culottes.

— Ainsi ferai-je.

Et Jehan portait, son lourd gourdin sous le bras.

— Où allez-vous, Jehan ?

— A Quimper, s'il vous plaît.

— Ah ! Jehan, vous êtes bon ! rapportez-moi les chaussures qu'on m'a promis pour la fête de saint Yves.

— Je les rapporterai, Marianee.